



# Dom Columba Marmion

## Un devancier, un fourrier de printemps?

### 1. Sa béatification

Il me paraît important d'aborder la reconnaissance du témoignage de D. Columba Marmion par quelques réflexions sur l'honneur que l'Église lui a décerné en le proclamant Bienheureux. Il n'est pas inutile de dire, de surcroît, que la cérémonie a eu lieu sur la Place Saint-Pierre, le 3 septembre 2000, peuplée d'un immense public, pour béatifier également trois autres témoins de la Foi dont les Papes Pie IX et Jean XXIII. Retenons cette "bienheureuse" coïncidence.

Que devons-nous penser quand l'Église proclame des saints ou des bienheureux? A-t-elle raison de le faire? Pour les Protestants, seul le Christ est saint. Ailleurs, dans l'Église, chez les Chartreux, notamment, on ne se presse pas de canoniser les religieux. À Maredsous, cela a tenu à un fil. Avant de s'interroger sur des questions de procédure, d'authenticité des vertus et de garanties, d'une inévitable compétition un tant soit peu jalouse quant à la somme des faits merveilleux qu'on attribue à l'un ou à l'autre, avant toute question de véracité des miracles, il convient surtout de s'interroger sur ce que Dieu entend manifester par le témoignage de ces fidèles qui ont laissé voir dans leur vie une part de son Mystère, qui ont à leur manière propre donné un exemple à suivre au Peuple chrétien, des témoins qui encouragent à l'espérance et à l'entreprise pour qu'advienne le Royaume en ce monde.

Le préalable absolu qu'il faut poser consiste à tout aborder avec le jugement de Dieu plutôt qu'avec le jugement des hommes. Celui-ci pour nécessaire qu'il soit n'en est pas moins totalement relatif par rapport à celui de Dieu. Aussi, rappelons-nous que "ses pensées ne sont pas les nôtres" (Is 55, 8), qu'il déclarait en Dt 7, 7-8: "Ce n'est point parce que vous êtes plus nombreux que tous les autres peuples que le Seigneur s'est attaché à vous et vous a choisis, puisque vous



êtes au contraire le moindre de tous. Mais le Seigneur vous aime et veut garder le serment qu'il a fait à vos pères”.

Dieu est Amour. Ainsi, l'accueillons-nous à l'instar de nos pères dans la foi, depuis les temps immémoriaux et les saintes Écritures, les vicissitudes du Peuple au travers du Désert, des Royaumes et de l'Exil. Voire même au-delà des “saintes colères” qu'il a pu contenir ou exercer, quand Isâie écrit au début de son chapitre 24: “Voici que le Seigneur dévaste la terre et la rend déserte, il en bouleverse la face et en disperse les habitants. Il en est du prêtre comme du laïc, du maître comme de son esclave”.

Au demeurant, les philosophes et les métaphysiciens savent qu'au catalogue des explications plausibles de l'existence, celle d'un Dieu Amour est au moins légitime, voire satisfaisante pour répondre à la question du sens de la vie. La seule mention d'Archimède, de Léonard de Vinci, Blaise Pascal, Newton, Pasteur, Einstein, du Père Teilhard de Chardin et d'autres, cette seule mention autorise à penser qu'en dépit de tous les manques, les trous noirs ou les déficiences du monde, l'énergie vitale universelle s'est épanouie dans le Christ.

Personne, en effet, même surpris, n'ira contester la sagesse de Dieu en remarquant sa sollicitude à l'égard de Caïn lui-même (Gn 4,13-16); en considérant sa longanimité suite à l'intercession d'Abraham pour Sodome (Gn 18,16-33), en s'étonnant du mensonge de Jacob (27,1-40), en appréciant la geste de ses fils alors qu'ils avaient vendu leur propre frère Joseph (Gn 37-50), en établissant la lâcheté et le crime de Moïse sur un Égyptien (Ex 2,11-15), en constatant le comportement de David aux dépens d'Urie, le Hittite (2Sam 11).

Personne, même surpris, n'exigera de Dieu quelque explication quand Dieu choisit le païen Cyrus pour transmettre au monde la vérité des ses desseins (Is 44,24–45,25), quand il n'épargne pas à Ézéchias, un des bons rois de Juda, l'invasion, la maladie (2R 18,1-20,21), quand il envoie le Prophète Osée épouser une femme portée à l'adultère, accepter des enfants adultérins (Os 1,2). Personne, même déconcerté, n'a à redire des interventions de Dieu quand Jésus, annonçant la Bonne Nouvelle de son Royaume, s'entoure de simples pêcheurs, bien lents à croire. Quand il choisit un traître pour



les soutenir ses compagnons dans la foi. Personne, même désorienté, ne refuse le propos de Dieu selon lequel “il y a plus de joie pour un seul pécheur qui se convertit sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance” (Lc 15,7). Et enfin, personne ne dépréciera l'à propos de S. Paul parlant du Christ comme du Nouvel Adam (Rm 5,15-21; 1Co 15,22-45) et quand Paul atteste que “les païens sont eux aussi héritiers avec les Juifs, membres du même corps, et qu'en vertu de l'Évangile, ils bénéficient de la même promesse dans le Christ Jésus” (Eph 3,6). Rien n'est saint finalement, sinon Dieu qui tire parti du bien comme du mal pour amener à l'Amour.

Le Christ Jésus a renouvelé la Loi ancienne et ses prescriptions. Il a dit qu'il est le nouveau Temple de Dieu, son Père. Il accomplit le Sacrifice Parfait selon une économie du cœur plus qu'en fonction de rites et de pureté formelle, externe. Nous sommes donc invités à considérer la sainteté des élus en fonction de leur obéissance à cette aspiration universelle vers le bien, à leur accomplissement de soi dans l'amour, même si au quotidien ils ont été des pécheurs comme vous et moi, l'homme étant toujours menteur. Pour parvenir à leur réel aboutissement, il faut nécessairement qu'ils aient triomphé paradoxalement du mal, des misères de la condition humaine à l'aide de la grâce d'un Autre. “Dieu a choisi ce qu'il y a de fou dans le monde...” (1Co 1,26-31); “Le premier homme, Adam, a été fait âme vivante (Gn 2,7), le dernier Adam est esprit vivifiant” (1Co 15,42-50).

Columba Marmion, par son obéissance à Dieu, tel qu'il l'a reconnu dans les Saintes Écritures, par l'humble aveu de ses indigences, par-delà même ses vanités, ses petits côtés, parfois grands, par sa soumission aux tribulations de sa charge abbatiale, par le rayonnement et la fécondité de son témoignage et de son apostolat, a davantage “servi que régi” [*Magis prodesse quam praesse*]. Sa béatification signifie non tant qu'il a été un surhomme, un homme parfait, admirable mais qu'il a plus efficacement été un instrument de choix pour Dieu (Ac 9,15-16).

C'est en ce sens qu'il me paraît convenir de préférer le titre de “devancier” à celui de “défricheur”, à celui de “précurseur”, d'avant-garde, voire de prophète. Le prophète, on le remarque, a quelque



peu conscience de l'originalité de ses interventions. Il lui arrive même d'en renforcer l'ardeur, quand il estime qu'il faut convaincre ou damer le pion aux traditionalistes, aux passéistes.

Le devancier, lui, est appelé tel quand les autres remarquent, certes, son charisme mais quand ils constatent aussi la simplicité de ses façons, le bon ton de son témoignage, l'affabilité de son service; quand ils lui attribuent une sorte d'inconscience de tout le bien qu'il cause. Il ne délaisse pas sa place, il reste opérant discret dans le mouvement général où il ne veut pas se singulariser. Il n'a pour souci que d'honorer la volonté de Dieu dans l'exercice de sa charge, même si celle-ci peut détenir quelque honorabilité aux yeux du monde.

En définitive, sans tambour ni trompettes, Columba Marmion a substantiellement contribué à l'incessante renaissance de l'Église universelle dans sa mission de salut. Entre Pie IX de Vatican I et l'infaillibilité pontificale et Jean XXIII de Vatican II et la collégialité, notamment, il a dégagé une voie, il a préparé, à sa manière, le Concile Vatican II.

Comment? Il a, en somme, rétabli le lien d'Alliance entre Dieu et l'Homme. De son temps, la foi s'était étiolée jusqu'à ne plus confirmer les fidèles que dans la crainte de Dieu et la pratique formelle des sacrements et des vertus. Columba Marmion a restauré la relation interpersonnelle entre Dieu et le croyant, un rapport authentiquement paternel et filial, nourri d'affection et de dévotion.

Cette théologie fondamentale, il l'a puisée aux meilleures sources de la foi chrétienne. Il connaît presque tout S. Paul par cœur, il s'inspire de S. Jean, le plus mystique des Évangiles. Il se fonde sur la vaste et forte structure théologique de S. Thomas d'Aquin, enrichie par un recours à la délicatesse et à l'humanisme de François de Sales, les témoignages de Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, Louis de Blois, M. Olier, notamment.

Tant et si bien qu'il s'est donc focalisé sur une vérité fondamentale du Mystère chrétien : dans le Christ, l'Homme est fils adoptif et bien-aimé du Père. N'est-ce pas là une idée-force qui pourrait encore déployer toute une vigueur salutaire dans la société actuelle? Certains ont même été jusqu'à suggérer qu'en raison de ce message



spirituel, Columba Marmion puisse être un jour déclaré, à fort bon escient, à juste titre, Docteur de l'Adoption divine.

Il a effectivement rendu les Saintes Écritures au Peuple chrétien qui les avait ignorées, ignorant ainsi le Christ. Il a remis en valeur tout l'héritage séculaire de la Liturgie. Il s'est ému face à la Beauté, aux Arts qui conduisent à Dieu. Il a eu le contact aisé et le souci des jeunes. Il a cultivé l'humour au travers des circonstances. Il a prôné une ouverture de l'Église à sa mission universelle, aux laïcs. Il a compris la crise moderniste. Il a soutenu des engagements franchement œcuméniques pour son époque. Il s'est soucié d'apporter une réponse aux problèmes de conscience dans la direction spirituelle, un salut aux plus éloignés de la foi, aux prisonniers, aux malades, aux pauvres, aux vieillards.

Dès lors, ce n'est pas un hasard si ses écrits ont été publiés par centaines de mille et traduits en 19 langues, dès les années 1920 où on n'avait pourtant pas les moyens technologiques et les communications d'aujourd'hui. Une raison supplémentaire de parler de Columba Marmion comme d'un modeste devancier. Il n'est donc pas sans importance de remarquer qu'il a été béatifié en même temps que Pie IX et Jean XXIII. Avec Pie IX, on se souvient du Premier Concile du Vatican ; avec Jean XXIII, du Deuxième. Columba Marmion, entre les deux, a contribué à préparer l'Ouverture du Deuxième Concile du Vatican. Celui-ci devait être un “printemps” pour l'Église, selon le bon Pape Jean. Columba Marmion en aura été le devancier, le fourrier de ce *printemps* que tout fidèle dans l'Église appelle de ses vœux, de sa foi, de son espérance, de sa charité.

### **Biographie**

Joseph Marmion est né à Dublin, le 1 avril 1858. La même année que Charles de Foucauld (Voir *Le Courrier du Bienheureux Dom Columba Marmion*, n° 13, 6<sup>e</sup> année, 2007, p. 2). De lointaine origine normande par son père William, d'origine française par sa mère Herminie Cordier. Foyer stable, harmonieux, victorien, solennel, voire autoritaire. Neuf enfants. La mort en bas âge de ses deux frères aînés a fort influencé son évolution. Il est considéré par ses parents comme un don de Dieu. Ils l'habilleront de noir. Il se soucie



par la suite de ses deux plus jeunes frères, les aide dans leurs études, comme en une sorte d'adoption. Il a vécu dans un environnement majoritairement féminin.

Intelligent et mûr pour son âge, si doux, bon et délicat, il est requis par l'archevêque de Dublin pour la vie sacerdotale diocésaine. Il s'épanouit la personnalité par une quête sincère de la sainteté. "Si je ne deviens pas saint tant que je suis jeune, je ne le serai jamais". S. Jean Berchmans, s.j. l'édifie. Il nourrit tout naturellement un charisme pour les grandes et fidèles amitiés.

Il accepte l'exil d'Irlande à Rome, au Collège de la Propagande. Le 16 juin 1881, il est ordonné prêtre. Il visite le Mont-Cassin. C'est là qu'il ressent l'appel à la vie monastique. Le silence, la solitude et la majestueuse beauté. Mais il lui vient aussi de penser à la vie missionnaire en Australie, de par ses contacts d'amitié avec d'autres ecclésiastiques. Il reste cependant requis par la vie sacerdotale diocésaine. Après avoir été vicaire à Dundrum, il enseigne au Séminaire de Clonliffe (1882-1886). Le nouvel Archevêque lui accorde enfin les lettres dimissoriales qui lui permettent de se présenter au monastère pour la vie religieuse.

Il entre donc à Maredsous, le 21 novembre 1886, "pour obéir, faire la volonté de Dieu et pour la splendeur des cérémonies" qui conduisent à la méditation et à l'intériorité. Il est séduit par le calme, la splendeur et la concorde. On se félicite de sa présence, même s'il est d'origine anglophone. La Congrégation Bénédictine de Beuron entretient des relations avec l'Angleterre (Erdington), en raison de l'anticléricalisme régnant en Allemagne. On donne à Joe Marmion le prénom de Columba, en souvenir du moine d'Iona, en Irlande. Son Maître des Novices, D. Benoît D'Hondt l'éprouve et le prépare, à son insu, à la vie qu'il assumera plus tard au Mont-César, dix ans durant avec le P. Abbé Robert de Kerchove. Le P. Columba leur témoignera toujours loyauté, confiance et charité.

Il émet sa profession solennelle, en 1891. Sa mère décède, en 1894. Aux environs d'octobre, il ressent pour lui la nécessité de s'adonner à l'apostolat par la plume, la correspondance. Dès 1896, il se consacre à l'étude et à la prière sur son thème favori: l'Adoption Divine. Ce n'est, en effet, que dans la mesure où tous sont unis dans



le Christ qu'ils sont agréables au Père et que celui-ci dit à chacun: "Tu es mon fils bien-aimé!"

On peut déjà remarquer à cette époque comme il vit ce qu'il prêche. Il ne se nourrit pas d'argument mais d'une foi vivante. Outre sa propension de caractère à l'humour, il n'en tire pas moins sa bonne humeur de son rapport à Dieu dans la prière continue.

Il a de la sollicitude pour les mourants (Le cas Bodart). On lui fait volontiers des confidences. Il accueille, il aborde autrui de bonne grâce, même les Protestants. (John Chapman, Bede Camm...) Son grand souci consiste à "apporter Dieu aux gens et les gens à Dieu". Il favorisera même la conversion d'une communauté monastique anglicane (Caldey). À cette occasion, sa conviction se renforce sur le rôle unificateur œcuménique de la Liturgie. En 1896, il est question de l'envoyer au Brésil ou à Erdington. En 1897, par ailleurs, on le décharge de la charge de Sous-maître des novices pour lui faciliter ses travaux en spiritualité.

Le 13 avril 1899, il est envoyé au Mont-César, à Louvain, en raison de la qualité de sa foi et de ses compétences académiques. Il y devient et reste le Prieur pendant dix ans du Père Abbé Robert de Kerchove. On en a déjà parlé.

Le 15 septembre 1904, il se voit contraint au changement de stabilité religieuse qu'il considère, à première vue, comme un péril pour son salut éternel et une injustice à l'égard de la communauté! En 1905, c'est la deuxième fois, il fait l'objet d'une grâce qu'on appellerait mystique : face à un crucifix, il déclare: "Non pas comme je veux, mais...". Il en est d'autant plus encouragé à prêcher, à annoncer la doctrine chrétienne. En 1907-1908, il donne des conférences à Saint-Louis, à Bruxelles. "Il nous donnait, confiait-on, le goût de la vie intérieure". À cette époque environ, Monseigneur Mercier est créé Cardinal, sans en changer pour autant à son habitude de consulter Dom Marmion. À l'Université, on lui demande d'assurer le rôle d'objecteur aux thèses. Il juge avec sagesse de la crise moderniste et veille surtout à ce qu'on respecte les personnes.

Le 28 octobre 1909, il est élu troisième Abbé de Maredsous en raison de son charisme spirituel. Cette élection le bouleverse. Le Patronage de S. Michel, au jour de la fête du lendemain, lui rend paix et confiance. En obéissance, il peut garder son calme. Ses disposi-



tions d'âme le poussaient à effacer sa personnalité pour laisser agir le Christ; soumettre tout son être à Jésus, vivant en lui. En assumant la charge abbatiale, il se remémore la citation de S. Grégoire le Grand: “Le soin des âmes est le plus noble des arts”.

À cette époque-là, le Roi Léopold II demande aux Religieux d'assumer des territoires au Congo pour les évangéliser. Maredsous est pressenti pour y fonder un monastère. Les avis sont partagés. Le Père Abbé est enclin à accepter, en fonction de la vie missionnaire dont il n'avait pas perdu l'estime. D'autres, défenseurs de la vocation intellectuelle et scientifique de Maredsous, s'y opposèrent fermement. Le Père Abbé fit de son mieux pour élargir le consensus entre les parties en cause, pour respecter la primauté du spirituel et les diverses personnalités.

En 1913, l'Affaire de Caldey révéla les qualités humaines et spirituelles du P. Abbé Columba. Ce serait manquer à la justice de faire porter au Père Abbé les comportements ultérieurs du Supérieur Aelred Carlyle. Columba Marmion s'était honnêtement investi, avec beaucoup de gentillesse et sans manquer non plus de doctrine, dans cette démarche œcuménique de conversion de toute une communauté.

En 1914, le 4 août, la Guerre. Il refuse la moindre compromission avec l'ennemi. Il évite de saluer l'Empereur Guillaume II, entrant à la Porterie. En raison de la période troublée, il destine la jeunesse monastique à une maison d'études en Irlande (Edermine). Les bouleversements psychologiques de cette époque, l'éloignement de Maredsous, la concentration de jeunes moines en un même lieu avec un Supérieur qui se révèle insuffisant, tout cela n'a pas empêché de tendre les rapports entre les personnes. Encore là, avec conscience, cette force majeure, humilité et magnanimité, le P. Abbé parvient à promouvoir les personnes, même si certaines n'ont pas eu à son égard le tact qu'on pouvait sinon espérer du moins attendre.

La Congrégation Bénédictine de Beuron a été sollicitée pour assumer le Monastère de la Dormition à Jérusalem. Depuis la guerre, la majorité de ses moines n'y est plus persona grata. Qui d'autres de la Congrégation, sinon de Maredsous ou d'Erdington, peuvent convenir? Les Italiens ont marqué des sympathies avec l'Allemagne. Pourquoi Columba Marmion prend-il fait et cause pour la Dormi-



tion? Pour rester dans l'optique universaliste du P. Abbé Hildebrand de Hemptinne, son prédécesseur? Pour donner libre cours à un inconscient mal contrôlé, le souci de tenir un rôle de premier plan? Mettre en valeur sa communauté de Maredsous? Pour donner un avenir à des moines Maredsoliens orientalistes? Comment pourra-t-on départager les raisons?

Non seulement, il tient à aider au remplacement des moines allemands à Dormition, mais encore il se veut être promoteur d'une nouvelle Congrégation Bénédictine, séparée de celle de Beuron. Il a, certes, une profonde vénération pour la tradition monastique fondatrice de Beuron mais sans doute est-il trop sensible aux affectivités humaines, aux ressentiments à l'issue de la guerre, sans assez se référer aux vérités suprêmes de la tradition monastique? Il cherche néanmoins par tous les moyens à rester attentif aux autres, à apaiser ou sinon à adoucir la tristesse de l'Archi-Abbé. Maredsous se départit de ses religieux allemands pour qu'ils aillent dans des communautés germanophones. Maredsous fête son cinquantenaire en 1922, sans représentation de l'Abbaye fondatrice.

Il est rendu à la fin de sa vie. Il se sent vieillir. Il est aussi surpris que les autres du succès de ses écrits. Il est conscient de la fin d'une époque, celle d'avant-guerre avec son autorité, son ordre, ses contraintes. C'est la fin de l'époque victorienne. Les moines ont dû sur les chemins de la guerre trouver souvent seuls leurs repères et leur voie, affronter des cas de conscience, endosser l'insupportable. Le Père Abbé doit en conséquence s'accommoder davantage à la diversité des caractères dans une communauté de plus de cent moines.

Il y parvient en s'unissant à Jésus. Il est bien conscient qu'il doit encore grandir, mûrir et penser par lui-même. Il essaie d'être un père aimant pour ses moines; il s'éprend d'une délicatesse plus pressée envers ceux qui éprouvent des difficultés. À ces environs-là, suite à la crise d'Edermine encore présente dans les esprits, une rivalité spirituelle l'oppose à D. Bonaventure Sodar, qui fonde par la suite le monastère du Bouveret (Suisse) : l'obéissance, prend-elle sa source dans la charité ou la prend-elle dans la justice? Marmion opte pour la charité.

En somme, Columba Marmion a soutenu une charité sereine, inaltérable, généreuse dans un recours à la personne même du



Christ et, en Lui, à la personne du Père dont il a cherché à accomplir la volonté. Il a pu, ce faisant, proposer une théologie fondamentalement axée sur l'*espérance* puisque par son souci d'obéir il sort de son ego, de ses limites ; il voit les choses de plus haut. Il a ses détracteurs, les travers de l'existence, la sienne et celle de son environnement. Dans un égal recours à l'intelligence de la foi et au cœur de la consécration, il a encouragé le disciple du Christ à la reconnaissance du Mystère de Dieu en sa propre vie, à l'aventure étonnante d'une filiation divine. Il a proposé et il propose encore un mystère d'*harmonie* où la personne se sent appelée à marcher “sur les chemins de la Paix”, devise de Maredsous.

Luc Moës, o.s.b.

## Dom Columba Marmion

### A precursor and logistical survey for Springtime

#### 1. His Beatification

It seems to me very important in tackling any approach to the understanding of the message of D. Columba Marmion, to give some reflections on the honour which the Church has given him, in proclaiming him Blessed. It may, at the same time, be helpful to recall the ceremony which took place in St. Peter's Square, on 3 September 2000, in front of an immense crowd of people, to beatify three other witnesses to the faith, among whom were Popes Pius IX and John XXIII.

What should we think about the Church proclaiming someone a saint or a blessed? Is she right in acting thus? For Protestants, Christ alone is Holy or Blessed. Moreover, in the Church, especially among the Carthusians, there are those who refuse to press for the canonisation of religious men or women. In Maredsous, for many years, the whole matter hung in the balance. Before even asking ourselves questions concerning the matter of procedure, of the authenticity of virtues and other guarantees, as well as the inevitable competition, which could arouse jealousy over the number of